

PREMIER PRIX DE L'ABONNEMENT.

Edition Quotidienne.

POUR LES ETATS-UNIS... 50.00 \$1.50 50.00 50.75



PREMIER PRIX DE L'ABONNEMENT.

Edition Hebdomadaire.

POUR LES ETATS-UNIS... 33.00 \$1.50 51.00 75.00

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE, LITTÉRATURE.

PRO ARIS ET FOVIS

SCIENCE, ARTS.

1er Septembre 1827

NOUVELLE-ORLÉANS, MARDI MATIN, 1er JANVIER 1913

86ème Année

Le retour des cendres de Napoléon. I^{er}

15 DECEMBRE 1840.

Les lignes suivantes ne sont que la reproduction littérale, sans addition ni variante, de la lettre qu'écrivait, à sa mère restée en province, une jeune fille de dix-huit ans, le soir même du jour où elle avait assisté, en compagnie de son père et d'un parent, sous deux chefs de bataillon retraités de l'armée impériale, à la rentrée des cendres de l'Empereur. C'est une relation émue et sincère qui n'a été inspirée par la lecture d'aucun rapport officiel fantaisiste. C'est à ce titre que nous sommes heureux de l'offrir à nos lecteurs.

Mardi, 15 décembre 1840.

A l'heure où je t'écris, ma bonne mère, toutes nos belles cérémonies sont terminées. Il est huit heures du soir et, quoique je me sois levée longtemps avant le jour, j'ai marché pendant huit heures entières, sans me reposer une minute, je ne puis résister au désir de prendre la plume. Nous avons éprouvé depuis hier tant et de si vives émotions que mon cœur a grand besoin de s'épancher. Je vais donc vous donner quelques détails sur ces grandes solennités.

Hier, nous nous rendîmes sur le port à deux heures environ. Nous n'occupions pas, comme nous l'avions d'abord espéré, une des fenêtres qui donnaient sur le quai, car ces fenêtres étaient louées; mais mon cousin qui, en sa qualité d'adjoinct, dispose des premières places, nous fit placer tout près du garde-fou de la Seine, à cent pas à peu près du débarcadère. Une foule immense de curieux se pressait sur le pont de Neuilly et encombraient les deux bords de la Seine jusqu'à plus d'une lieue de distance.

A quatre heures, le canon annonce l'arrivée de la flotille et, un quart d'heure après, le premier bateau, la "Parisienne", qui formait l'avant-garde, arrive en face du débarcadère. Immédiatement après le bâtiment funéraire, la "Dorade", s'avance majestueusement. Ce navire était remarquable par sa simplicité. Il était uniformément peint en noir et ne se distinguait par aucun ornement. Sur l'avant-pont était placé une croix d'or et, de chaque côté, un cercueil. Derrière cette croix, on voyait le cercueil recouvert d'un drap de velours violet parsemé d'abeilles d'or et entouré d'une haute frange d'or. Des couronnes d'immortelles avaient été disposées aux quatre coins et, sur le milieu, apparaissait la couronne impériale voilée d'un crêpe noir.

En arrière du cercueil, un autel était dressé, orné d'un faisceau de drapeaux cravatés de bandelettes de crêpe noir.

A l'arrivée du bâtiment, le Prince de Joinville se tenait debout, les bras croisés, entre les généraux Bertrand et Gourgaud. L'aumonier, revêtu de ses habits sacerdotaux, debout devant l'autel, faisait face au cercueil.

Sur l'arrière-pont se tenaient les marins, les bras croisés et dans la plus parfaite immobilité. Venaient ensuite, à quelques brasses de distance, un bateau de moindre dimension, sur lequel se tenait la musique du Prince; puis trois bâtiments portant les marins de la "Belle-Poule", et enfin le bateau-catafalque, qui devait servir seulement d'ornement et formait la marche du convoi.

Au même moment, retentit un cri général de: "Vive l'Empereur! Honneur aux cendres de Napoléon!" Tout le monde se découvrit, puis tout se remit dans le plus religieux silence et c'était vraiment un inoubliable spectacle de voir cette foule immense, quelques instants auparavant tumultueuse et bruyante, immobile

maintenant et comme fascinée à la vue de ce cercueil.

Napoléon, dans la tombe, avait conservé l'extraordinaire ascendant qu'il avait, de son vivant, sur les masses, lorsqu'il se présentait devant elles avec son regard fier et assuré.

Les marins de la "Dorade" s'occupèrent alors d'amarrer le bâtiment, car Napoléon ne devait toucher que le lendemain la terre de France. Toutefois, la foule resta quelques moments encore sur le port, les yeux fixés sur le cercueil, puis s'écula dans le plus grand recueillement.

Ce matin, à huit heures, nous sommes sortis avec mon cousin, mais toutes les issues de la place qui donne sur le port étaient gardées par des sentinelles, avec défense expresse de laisser pénétrer personne ni sur la place ni sur le quai. Le pont de Neuilly était aussi garni d'une double haie de gardes nationaux, de manière qu'il était impossible à toutes les personnes qui n'avaient pas de fenêtres d'accéder à la place d'Armes; mais grâce à M. l'adjoinct, qui a fait, non sans peine, forcer la consigne, nous avons pu nous placer de nouveau à l'endroit que nous occupions la veille, et là, nous avons vu s'accomplir le dernier vœu du grand homme qui, escorté par le Prince, qui n'avait pas quitté le bâtiment, et porté par les marins de la "Belle-Poule", a touché la terre française, aux cris de: "Vive l'Empereur! Vive la France! Vive le Prince de Joinville!"

Cette cérémonie s'est passée tout à fait sous nos yeux, car le cercueil a passé à dix pas de nous. De là, nous sommes revenus sur la place d'Armes, où nous avons vu déposer le cercueil sur le char funéraire.

La place d'Armes présentait alors un spectacle inoubliable; les généraux, les maréchaux, les vieux soldats, revêtus de leurs anciens uniformes, attendaient, les uns à cheval, les autres à pied, le départ du cortège. Le soleil qui donnait en plein sur la place, reflétait ses rayons sur les broderies d'or des uniformes. On était littéralement ébloui.

L'un des officiers supérieurs proposa à papa et à M. Deslandes une place dans le cortège. Mon père, qui ne pouvait me quitter, s'excusa; mais M. Deslandes prit place dans les rangs de l'ancienne garde impériale; mon cousin faisait partie du corps municipal, de sorte que nous nous trouvions seuls. Nous montâmes alors sur le pont de Neuilly pour voir défiler le cortège et, comme j'étais passée malgré la consigne, j'étais la seule femme au milieu de mille personnes au moins, si bien que pas une seule dame, ni à Paris ni à Courbevoie, n'a pu voir le défilé d'aussi près que moi.

Nous nous promenâmes pendant trois quarts d'heure sur le pont, puis le canon annonça que le cortège se mettait en marche.

Quatre voitures tapissées de damas noir, avec franges et corniches d'argent, ouvraient la marche. Venait ensuite le Prince de Joinville à pied, à la tête de ses marins; puis les drapeaux des quatre-vingt-six départements, à la tête desquels on remarquait celui de la Corse, dont l'aigle était voilé d'un crêpe. Le cheval de bataille de l'Empereur, également caparotonné d'un crêpe semé d'abeilles d'or, précédait le char funéraire. Ce char est tout doré, garni de deux côtés de draperies de velours violet semé d'abeilles d'or; sur la plate-forme douze statues dorées, de grandeur naturelle, soutiennent une sorte de piédestal qui supporte lui-même la couronne impériale, toujours recouverte d'un crêpe.

Ce char magnifique a passé si près de nous que nous aurions pu

A l'occasion de la Nouvelle Année nous présentons à tous nos amis, abonnés et lecteurs, nos vœux les plus sincères. Le but de notre œuvre étant par dessus tout, de maintenir le parler français dans une région qui fut autrefois française, nous profitons de la circonstance pour remercier bien vivement tous ceux qui encouragent nos efforts et nous leur souhaitons à tous: Santé et prospérité pour 1913.

le toucher. A la suite, venaient les maréchaux tenant les cordons du poêle. On distinguait parmi eux les généraux Bertrand et Gourgaud; puis venaient les autres maréchaux, les généraux, les officiers supérieurs de l'ancienne armée, la vieille garde et une quantité de troupes, dont je ne pourrais te faire le détail.

Après avoir vu défiler tout le cortège, nous avons marché à sa suite jusqu'à la barrière de l'Étoile. Deux millions de personnes étaient échelonnées depuis Courbevoie jusqu'aux Invalides. Jamais à Paris on n'avait vu semblable affluence.

L'entrée de Napoléon dans la ville a été signalée par un fait quasi miraculeux. Sur les onze heures, le temps s'était couvert et quelques flocons d'une neige très fine commencent à obscurcir l'atmosphère. A l'instant où le char impérial passait sous l'Arc de Triomphe, la nue s'est subitement déchirée et un soleil radieux a éclairé de ses plus vifs rayons cette scène d'apothéose, qui ne dura que quelques minutes, après lesquelles les nuages s'amoncelèrent de nouveau.

Cet extraordinaire événement n'a échappé à personne et a causé dans la foule une émotion indéchiffrable. En effet, les moins superstitieux sont frappés de ce phénomène survenant au cours de cette solennité si belle et si touchante.

UNE MERVEILLE.

Il y a, présentement, à Paris, une chambre des Mille et une nuits. Le magicien: René Lalique. Et l'on sait les prestiges dont est capable ce grand artiste; il a, cette fois, réalisés plus de beauté que jamais, une éclatante et douce beauté.

C'est rue Jean-Goujon, No. 21, dans un bâtiment qu'il a installé pour la circonstance: la délicieuse féerie est là, comme étaient ici ou là, selon les jours, les fantasmagories de Merlin l'enchanteur.

M. Coty, parfumeur à New York, avait demandé à notre compatriote la décoration d'une salle de vente pour des parfums. Il faut aller voir ce que Lalique a inventé. Il le faut, après que nous avons eu les ridicules folies des cubistes au Salon d'automne, — il le faut, pour sentir ce qu'a de puissant, de valeureux et de charmant un sérieux art français. On éprouve, à le constater, une joie d'orgueil, une joie rassurante. Au Salon d'automne, on fut inquiet de savoir si nos contemporains n'étaient pas tombés dans la démence: eh! bien, non, car voici de sains chefs-d'œuvre de chez nous.

Un luxe des Mille et une nuits, disais-je. Mais un luxe discret. Il emploie les plus riches matières, et les plus précieuses; mais il les choisit pour leur beauté d'art, non pour leur prix. Et il veille à ne pas éblouir par un excès de couleur, par une somptuosité fatigante. Toutes les combinaisons de matière et de nuance, un goût très délicat les organise.

La tonalité générale est ravissante. Elle évite les deux inconvenients, la rudesse et l'fadeur. Elle est suave. Le regard se promène au sol, au murs, au plafond; il s'y amuse, il y trouve un exquis agrément, un fin plaisir. Quelle variété, quelle invention multiple et dont les éléments se rangent pour composer la plus belle harmonie!

Le sol est un dallage de marbre et d'onyx: une splendide onyx oriental, qui donne l'impression

des plus extraordinaires tapis d'Arabie ou de Perse; les teintes, rouges et grises, et jaunes, font de fantastiques dessins, et il y a, dans l'épaisseur, des transparences, des reflets où les couleurs se fondent. De grandes et larges courbes de marbre séparent et répartissent les territoires de l'onyx, et de place en place il y a des plaques de biscuit de Sèvres où sont inscrites des émaux très foncés sur des bandes de platine: l'argent n'eût pas résisté aux formidables températures que nécessitait l'opération.

Les murs sont de marbre gris, interrompus de distance en distance par des vitrines arquées. Sur toute la longueur des murs, autour de la chambre, court une frise qui est, à elle seule, un adérable ouvrage. Elle escalade les arcatures des vitrines et des portes. Elle est formée de plaques de verre gravé sur fond d'argent; et l'on ne peut imaginer la beauté de ces tons blancs et gris, laideux, où passent des lueurs de métal et où la lumière joue de mille et mille façons surprenantes: lueurs nacrées, mais sans rose, ni bleu, ni vert; les harmonies se fondent dans un ensemble qui est à la fois plus simple et surprenant. Ces plaques de verre offrent des reliefs de fleurs, d'une ligne vigoureuse, d'un grâce forte. Et notons, en passant, l'art si souple et juste de Lalique, méticuleux jusqu'à la proesse du fin, dans les petits objets, et large, ample et puissant dans les motifs de grande décoration.

Les revêtements de marbre des murs enlacent, à maintes reprises, des bas-reliefs de pierre où Lalique a sculpté des femmes, des uns debout dans les fleurs; les autres, accroupies vers la cueillette; les autres encore, courbées sur les parfums qu'elles préparent. Les mouvements sont extrêmement souples et naturels.

Ces panneaux, qui signalent un maître, sont des modèles de sculpture décorative, par la netteté de leur dessin, par la justesse de leur coloris, qui évite les ombres trop dures et cependant marque les gestes, les poses nobles, les magnifiques ondulations des lignes.

Le plafond, qui transparaît sur un fond gros bleu comme un ciel orient, c'est un ciel de verre gravé. Au milieu, un grand lustre décentral, dont les nervures ont la forme des ailes du papillon. Et, de ce lustre s'échappent, gravées sur le verre du plafond, de grandes tiges végétales, toutes chargées de fleurs.

L'analyse de la description ne rend pas le charme de ce décor; et comment évoquer un tel enchantement de féerie? Les mots sont ternes, auprès du marbre et de l'onyx; et les phrases sont auprès du dessin fastueux et précis.

A-t-on jamais réuni plus heureusement les plus diverses qualités de tous les arts? La couleur, la forme et l'idée triomphent ici dans un accord rare et unique. Quelle distinction! Quelle étonnante habileté à garder, dans tout le détail d'une composition si nombreuse, l'unité du ton! Et quelle exécution souveraine! Qu'on veuille songer aux terribles difficultés que l'artiste a dû vaincre: il n'est pas de matière rebelle ou capricieuse qu'il ne soumette, qu'il n'oblige à l'obéissance. Mais, à regarder la réussite, on ne voit pas l'effort. Il semble qu'un sortilège ait soudain fait fleurir cette originale merveille, ce temple des parfums:

Là, tout n'est qu'ordre et beauté, Luxe, calme et volupté!

INCREDULITÉ.

"Humph! — Vous pouvez rhâbler, dit le grand docteur Patentson en hochant la tête, tandis que, toussotant et maigre, son client le regardait avec anxiété.

— Et que dois-je faire?
— Tout ce que vous voudrez: vous êtes fichu.

— Ah! diable, c'est bien embêtant! murmura le malade, visiblement contrarié.

— Dame, ont, mais c'est comme ça."

El le grand docteur Patentson, ayant pris sur la table le cahier où il inscrivait tous ses malades, raya d'un coup de crayon rouge le nom du malheureux qui sortait après avoir péniblement rhabillé son torse décharné.

Puis, ayant jeté un coup d'œil satisfait à sa dernière invention, une tresse à disséquer les microcubes, à laquelle il était en train d'apporter les ultimes perfectionnements, le grand docteur Patentson mit son tablier et sortit de son cabinet, — situé dans l'hôpital même de New York dont il était médecin en chef, — pour aller visiter les salles.

Six mois après, un homme entra dans le cabinet du grand docteur, qui lut de suite le regarda avec surprise, car cet homme ne semblait nullement souffrant.

"Vous êtes malade?
— Pas du tout! Je suis parfaitement guéri. C'est même pour vous annoncer cette nouvelle que je suis venu! Il y a six mois, vous m'aviez condamné..."

— Et vous n'êtes pas mort! Allez donc!" s'écria le grand docteur.

"C'était la première fois qu'un malade se moquait à ce point de son diagnostic. Après avoir réfléchi, il reprit:
— Vous êtes complètement guéri?"

— Complètement!
— Ce n'est pas naturel! Auriez-vous la bonté de vous déshabiller?"

L'ex-malade se laissa ausculter, et expliqua au grand docteur le traitement qu'il avait suivi, un traitement très simple, indiqué par une vieille bonne femme.

Patentson n'en revenait pas: "Mais c'est impossible! Ce serait contraire à toutes les règles. Voulez-vous être assez aimable pour passer dans mon cabinet d'expériences?"

Le cabinet d'expériences, plein d'instruments piquants, tranchants et sciants, ressemblait à une salle de tortures; au milieu, une table de marbre, sur laquelle le grand docteur fit étendre l'homme en bougonnant: "On ne se fiche pas comme ça de la Science."

En tâtant son sujet, le grand docteur avait pris une lancette dont il se frottait le nez, comme un homme qui réfléchit profondément. Le malade souriait de la déconvenue du grand docteur et se promettait de raconter l'histoire dans tout New York; tout à coup, Patentson, avec une extraordinaire précision, enfonce la lancette avec laquelle il jouait depuis quelques instants dans le cœur de l'homme, qui devint immobile sans pousser un cri et sans cesser de sourire.

Alors, Patentson, ayant mis son lubier, diséqua artistement le cadavre et examina longuement les poumons cicatrisés. Puff, très étonné, il murmura:
— Elle est bien bonne, celle-là! c'est absolument vrai qu'il était guéri!"

FRANCE

Arrestation d'un Maire

Paris, 31 décembre. — On a arrêté aujourd'hui le maire de Gentilly, Mr. Eugène Pirrou, accusé de tentative d'assassinat sur la personne de deux vieilles dames. Le crime a eu lieu Samedi. L'assaillant a pu gagner l'accès du salon de la villa de Péreux, où vivaient Mad. Chabreux et Mad. Solet.

Sous un prétexte quelconque il parvint à entrer, quand tout à coup il se précipita sur les deux malheureuses sans défense et les poignarda dans le dos. Son crime accompli, il s'enfuit. Les deux victimes ont été transportées à l'hôpital dans un état précaire. Pirrou a été arrêté aujourd'hui et confronté avec ses victimes.

Aussitôt qu'il a été mis en présence des deux femmes, elles ont dit: "C'est lui l'assassin."
Eugène Pirrou est un négociant très connu de Gentilly. On dit qu'il a subi dernièrement de grosses pertes à la Bourse. Le vol est supposé être le mobile du crime.

ESPAGNE

Démission du Ministère Espagnol

Madrid, Espagne, 31 décembre. — Le Comte Romanones a remis au roi la démission du cabinet. Cette démission avait été convenue d'avance quand le Comte Romanones avait accepté de remplacer Mr. Canalejas. Les ministères actuel comprenant plusieurs éléments de discord, le roi Alphonse a demandé au comte de former un nouveau cabinet.

RUSSIE

Le Traité de Commerce Entre les Etats-Unis et la Russie est Encore en Vigueur

St. Pétersbourg, 31 décembre. — Le gouvernement russe a l'intention de maintenir les tarifs régissant actuellement les produits américains.

En ce qui concerne l'admission en Russie des américains, y compris les fruits, la question restera également telle qu'elle est actuellement, du moins pour le moment. Le traité Russo-Américain a expiré hier à minuit.

BALKANS

Londres, 31 décembre. — Le Times publie la dépêche suivante de Belgrade:

"Le bruit court que le ministre de la guerre a reçu une dépêche annonçant que Scutari a succombé aux attaques réitérées de l'armée Serbe."

Le Daily Telegraph publie une dépêche de source autrichienne disant que les Serbes ont massacré plus de 6,000 musulmans sans défense, dans leur traversée de l'Albanie, pour se rendre à la mer Adriatique. Les Serbes auraient semé la mort et la désolation partout, détruisant tout sur leur passage.

Cologne, 31 décembre. — La Roumanie convoite certains territoires et serait prête à appuyer sa demande par les armes, au cas où la Bulgarie lui refusait satisfaction.

La Télégraphie Sans Fil Couvre 3,900 Milles

Washington, D. C., 31 décembre. — Suivant une information donnée par le département de la marine, le poste de télégraphie sans fil de Arlington, Va., a réussi à prendre l'heure donnée par le Tour Eiffel à Paris, située à près de 3,900 milles.

Le fait a été rendu public en même temps que l'intention du poste de T. & P. d'Arlington d'envoyer des souhaits de bonne année au poste de la Tour Eiffel.

Le Banquet Annuel des Commis-Voyageurs

Chicago, 31 décembre. — Le banquet annuel de l'Association Nationale des Commis Voyageurs a eu lieu hier à Chicago.

Parmi les résolutions votées par les membres se trouvent: L'obligation pour les hôteliers de donner des chambres propres et des draps de lit assez longs pour couvrir un homme de la tête aux pieds.

Le privilège de pouvoir voter par la poste.
La question des pourboires a été favorisée par les membres présents.

Joshua N. Hobbs, de Meriden, Miss., a été élu président.

En Route Pour Hawaii

Mobile, Ala., 31 décembre. — La 75e compagnie de l'Artillerie Côtière est partie aujourd'hui à destination de Pearl Harbor, Hawaii.

La compagnie comprend 104 hommes et 3 officiers. L'itinéraire est le suivant. Mobile à la Nouvelle-Orléans, où le petit corps de troupe prendra un train spécial à destination de San Francisco.

Les Colis Postaux

Gary, Ind., 31 décembre. — Le premier envoi de colis postaux qui a quitté la ville était composé de mille pavés en ciment, envoyés en un paquet affranchi. Deux grands camions sont venus se ranger en face du bureau de poste et les employés ont eu plus de 6,000 livres à transporter afin de pouvoir oblitérer les timbres. Cet envoi est fait par un fabricant qui trouve, pour expédier ses échantillons, plus économique de s'adresser à la poste plutôt qu'aux compagnies d'express.

San Francisco, 31 décembre. — La Ligue des Ménagères a fait aujourd'hui connaître un plan pour réduire le coût de l'existence. Prenant avantage du système des colis postaux, les ménagères achèteront directement les œufs et les légumes aux producteurs, supprimant ainsi le profit des commissionnaires.

Plusieurs listes de fermiers désireux d'écouler leurs produits de cette manière, ont été publiées.

Pour Avoir Dans le "Turkey Trot"

Boston, 31 décembre. — Mlle Wilhelmina Dussossoit, une infirmière, et le Dr. Ch. G. Slaughter, médecin, ont dû donner leur démission pour avoir été surpris en train de danser le "turkey trot" dans une des salles de l'hôpital Waltham.

Un Marconigramme de l'Ex-président Castro

New York, 31 décembre. — Le Général Cipriano Castro, ex-président du Venezuela, passager à bord de "la Touraine" attendu aujourd'hui à New York, a envoyé le télégramme suivant:

"Si la permission de débarquer aux Etats-Unis m'est refusée, le peuple américain devra recouvrir la face de la statue de la Liberté." Aussitôt arrivé l'ex-président Castro sera conduit à l'île Ellis, pour attendre la décision de la commission présidée par Charles Nagel, qui doit déclarer s'il est un étranger désirable ou non.

L'ex-président Castro est arrivé à New York hier à bord de la Touraine; il voyageait sous le nom d'emprunt de Ruiz. En attendant que les autorités aient pris une décision au sujet de son entrée aux Etats-Unis, il a été conduit à la quarantaine de l'île Ellis. "Si telles sont les conditions, je dois retourner dans mon pays, je dois retourner à bord aux officiers qui m'ont été confiés par le commandant américain."